

Et depuis quelques mois, c'est dans les salons de cette association qu'un groupe d'amateurs du septième art a fondé le « Ciné-Club », où l'on projette d'excellentes choses et où l'on agite des idées nouvelles.

L'exemple des « Amis de l'Art » nous montre tout l'intérêt qu'on nous porte en Argentine. Mais cet intérêt même implique pour nous des responsabilités. Nous n'avons pas le droit de venir chez les Argentins sans nous préoccuper de les connaître. Nous n'avons pas le droit de leur apporter n'importe quoi, sous prétexte que ce « n'importe quoi » a fait quelque bruit du côté des boulevards. L'Argentin ne tient pas à avoir l'air « parisien ». Il veut puiser chez nous ce qui lui est nécessaire pour parfaire son atmosphère intellectuelle. Sachons le lui offrir.

ROBERT CAHEN SALABERRY.

Buenos-Aires, octobre 1929.

### CHRONIQUE DE BELGIQUE

La grande salle de concerts du *Palais des Beaux-Arts*. — Exposition du peintre *Jan Stobbaerts* (Palais des Beaux-Arts). — Exposition du sculpteur *Georges Minne* (Galerie Georges Giroux). — Exposition Internationale du *Folklore* (Palais des Beaux-Arts). — Paul Hermant et Denis Boomans : *La Médecine Populaire*, 1 vol. (vieille Halle aux Blés, 12, Bruxelles). — Exposition de la *Peinture Anglaise des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles* (Musée moderne). — Mémento.

**Le Palais des Beaux-Arts** de Bruxelles, cette merveilleuse ruche où depuis un an se sont succédé avec d'impressionnants ensembles quelques-uns des meilleurs artistes belges et étrangers, vient, sous la forme d'une vaste salle de concerts, d'ouvrir sa suprême cellule où pourront désormais s'abriter devant un auditoire de deux à trois mille personnes, les orchestres les plus importants du monde. En hommage à la musique qu'elle prétend servir de son mieux, tant par son incomparable acoustique que par l'eurythmie de ses lignes, cette salle, conçue comme le reste du palais par le maître architecte *Victor Horta*, affecte la forme d'une immense lyre qui, dès le premier jour, tint à vibrer de toute sa puissance sous les accords conjugués d'un orchestre choisi et d'une foule ravie. Le programme de la soirée inaugurale comportait deux œuvres belges : *Psyché* du Liégeois César Franck et le *Génius des Vaderlands* (Le Génie de la Patrie) de l'Anversois Peter Benoît. Bien qu'elle ne compte pas parmi les partitions maitresses

de Franck, *Psyché*, pour les splendeurs latentes qu'elle recèle, se réentend toujours avec autant d'émotion que de plaisir. Le *Génie de la Patrie* n'est point de cette qualité. Écrite en 1880, à l'occasion du cinquantenaire de l'Indépendance belge, cette cantate, vaguement officielle trahit d'emblée ses origines. En vain, pour justifier son titre, cherche-t-elle à dissimuler, sous la tonitruance des cuivres et des masses chorales une absence de génie dont l'auteur, qui s'estimait des plus grands et qui ne fut que le Wiertz de la musique, dut être le dernier à s'apercevoir. En dépit de ses prétentions beethoveniennes, ses accords sonnent creux et ses envolées tournent court. Tout au plus serait-ce une sorte de Neuvième Symphonie pour bastringue si, renonçant de temps à autre à la conquête d'un inaccessible Emyrée, elle ne se plongeait sagement dans de pittoresques délices de terroir. Dès qu'elle s'y résout, le tintamarre cède le pas à la confiance et l'essoufflement fait place à une verve populaire qui n'est point sans attrait. Joyeux et libres, ses thèmes un peu débrillés qui fleurent la kermesse, la ripaille, le tumulte des ports et l'allégresse à la fois sauvage et naïve des foules flamandes, sonnent alors avec une si savoureuse sincérité, que l'on découvre, non sans plaisir, sous le fatras qui les submergeait, une bonne humeur assurément vulgaire, mais d'une honnêteté telle qu'on ne peut lui garder rancune.

C'est une bonne humeur analogue que l'on décèle dans l'œuvre du peintre **Jan Stobbaerts**, exposée non loin de la salle de Concerts, dans une autre aile du même Palais. De son vivant, Jan Stobbaerts ne connut pas la grande gloire. Il ne s'était, d'ailleurs, pas fait faute de la mépriser. Rebelle aux théories, n'avait-il pas prétendu, au moment des triomphes impressionnistes, peindre comme bon lui semblait et puiser son inspiration dans le pire réalisme? Animalier, ce n'est même pas aux bêtes « nobles » qu'il avait dédié sa palette. Des chiens et des chats, qu'à l'exemple de son confrère Joseph Stevens, et moins bien du reste, il interroge au début de sa carrière, il passe sans crier gare aux étables où, dans la chaude vapeur des fumiers, rêvent nonchalamment vaches et bœufs patinés de bouse, pour s'attarder enfin, avec une voluptueuse prédilection, devant les bauges fleuries — c'est le mot — de cochons de toute taille qui deviendront, si l'on peut dire, les meilleurs confidents de son génie. L'animal cher à Monselet lui est prétexte à d'incessantes interprétations. Il caresse amoureusement